



*Lucie était assise sur la banquette du bateau
et elle tenait un regard fixé vers l'ouest... (Page 654).*

C. I.

LIVRAISON 85

Puis elle remplit un grand bol de soupe fumante, tailla une épaisse tranche de pain dans une miche qui se trouvait sur la table, et les apporta à l'infortunée.

Lucie absorba lentement le potage qui, dans son genre, avait fort bon goût, et mangea un peu de pain. Ensuite, se sentant déjà un peu réconfortée, tout au moins physiquement, elle demanda à la bonne vieille :

— Comment pourrai-je me rendre à La Rochelle ?... Je voudrais y arriver le plus tôt possible afin que ma famille, qui doit m'attendre avec anxiété, ne reste pas dans l'inquiétude...

— Ah, bien ! fit la vieille, je vais demander à Bertrand... Il va en ville tous les jours et vous pourriez partir avec lui...

Puis, sans attendre la réponse, elle sortit rapidement de la cabane.

Restée seule, Lucie se sentit tout à coup prise d'une grande frayeur. Dans le silence qui l'entourait, son cerveau surexcité se mit à virtualiser toute espèce de fantômes terrifiants.

Cette vieille n'aurait-elle pas deviné qui elle était ?... Ne serait-elle pas au courant de la tentative d'évasion d'Alfred ?... Ne serait-elle pas sortie pour aller chercher les gendarmes et la faire arrêter ?

La pauvre femme se voyait déjà séparée pour toujours de ses enfants, jetée en prison et envoyée dans une île peuplée de hideux sauvages et très éloignée de celle où se trouvait son mari, de façon à ce qu'elle ne puisse plus jamais communiquer avec lui.

Epouvantée par sa propre auto-suggestion, elle était déjà sur le point de s'élancer au dehors et de s'enfuir quand la vieille reparut.

Cette fois, elle était accompagnée d'un grand garçon qui s'avança jusqu'auprès de la jeune femme, la regarda un instant, puis demanda :

— C'est Madame qui désire aller à La Rochelle ?

— Oui...

— Combien me donnerez-vous pour vous y conduire en voiture ? reprit le jeune homme en tortillant nerveusement entre ses doigts la casquette qu'il tenait dans ses mains.

— Ce que vous voudrez, répondit Lucie.

Le garçon rougit un peu et une expression d'avidité assez répugnante apparut dans ses yeux. Après un moment de réflexion, cherchant à se donner l'air d'effectuer mentalement un calcul très compliqué, il mentionna en balbutiant une somme qui devait lui paraître très élevée mais elle lui promit sans même penser à se demander si c'était un prix exagéré ou non.

Elle était bien loin, à ce moment, d'avoir des préoccupations de cette espèce, et, si on était venu lui annoncer à cet instant que toute sa fortune avait été volatilisée dans quelque mauvaise affaire, elle n'aurait probablement pas attaché une grande importance à la chose.

Une demi heure plus tard, elle prit congé de la vieille à qui elle remit une petite pièce d'or pour la remercier de son hospitalité, et monta dans la carriole que Bertrand venait d'atteler.

A peine se fut-elle installée dans le fond du véhicule que, brisée de fatigue, elle s'endormit et ne s'éveilla qu'à l'entrée de la ville.

D'abord, elle ne put comprendre comment il se faisait qu'elle se trouvât dans une carriole, car elle ne se rappelait plus rien. Mais le sentiment de l'horrible réalité ne lui revint — hélas ! — que trop tôt à la mémoire.

Un jour pâle et blafard s'était levé pendant le voyage et les rues de la ville commençaient à s'animer un peu.

Voyant qu'elle s'était éveillée, le jeune homme lui demanda où elle voulait qu'il la conduise. Elle le pria d'aller au port, à l'endroit où partent les bateaux pour l'Ile de Ré.

Elle espérait que là, elle pourrait déjà apprendre quelque chose au sujet de la façon dont s'étaient terminés les événements de la nuit.

Effectivement, l'on ne parlait pas d'autre chose dans le café où elle entra pour se mettre à l'abri de la pluie. Les nouvelles avaient immédiatement été transmises par téléphone de l'Ile du Roi et elles avaient commencé à se répandre à La Rochelle dès une heure du matin.

Ce fut de cette façon que la malheureuse épouse apprit que son mari n'avait pas été tué ni même blessé d'un coup de fusil. Il n'était tombé que parce qu'il avait trébuché sur un obstacle que l'obscurité l'avait empêché de voir et qu'il ne s'était que légèrement meurtri la tête.

Malgré toute l'horreur de la tragique situation, Lucie éprouva un sentiment de soulagement indicible.

Alfred vivait et il n'était pas grièvement blessé. Donc, pour une fois, ce n'était point ce que l'on aurait pu craindre de pire qui s'était produit !

Puis elle se mit en quête d'un bateau pour retourner à l'Ile du Roi où elle arriva un peu après midi.

En débarquant, elle fit un grand détour, afin d'éviter d'être vue et rentra chez elle.

Le vieux Pierre, qui l'avait attendue avec anxiété, laissa échapper un cri de joie en la voyant.

— Dieu soit loué ! s'exclama-t-il. J'étais terriblement inquiet !... Je craignais que vous ne vous fussiez égarée parmi les rochers de la côte après que nous avons débarquée cette nuit...

— Et ici ?... Que se passe-t-il ? interrogea anxieusement la jeune femme après avoir expliqué comment elle avait fait le voyage.

— Toute l'île est sans dessus dessous ! répondit Pierre. La police est venue faire une perquisition ici ce matin... On m'a demandé où vous étiez et j'ai répondu que vous deviez probablement être allée faire une promenade de l'autre côté de l'île.

Tout à coup, le vieux, qui tenait son visage tourné du côté de la fenêtre, saisit Lucie par le bras et chuchotta :

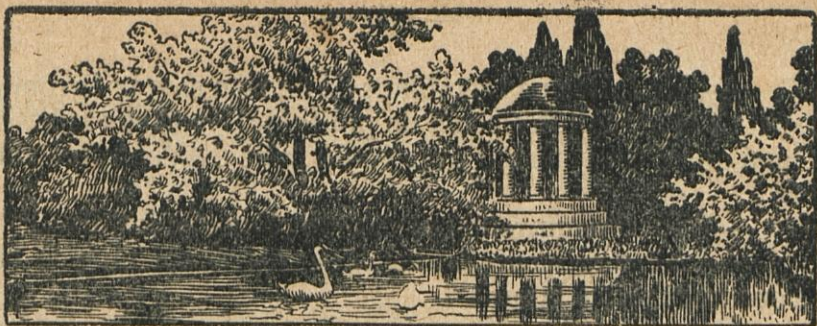
— Vite ! Entrez dans votre chambre, enlevez votre manteau et votre chapeau... Ayez du sang-froid, autrement vous êtes perdue !

Comprenant qu'il n'aurait pas parlé ainsi sans avoir de bonnes raisons pour cela, la jeune femme ne perdit pas de temps à demander des explications et elle obéit le plus rapidement qu'il lui était possible.

A peine avait-elle regagné sa chambre que des coups violents furent frappés à la porte extérieure de la petite maison.

Le vieux alla ouvrir sans trop se hâter et deux gendarmes entrèrent.





CHAPITRE XCVIII.

MOMENTS D'ANGOISSE.

L'instant d'après, l'un des deux gendarmes qui venaient de pénétrer dans la maison, vint frapper à la porte de la chambre de Lucie et, sans même attendre la réponse, il entra.

Rouge d'indignation, la jeune femme lui lança un regard sous lequel le représentant de l'autorité dût baisser les yeux malgré lui et elle s'écria d'une voix vibrante de colère :

— Quelles sont ces manières là ?... De quel droit vous permettez-vous d'entrer dans ma chambre ?

Le gendarme et son camarade qui se tenait derrière lui furent tellement étonnés de ce genre d'accueil auquel ils avaient été loin de s'attendre qu'ils restèrent tout décontenancés, rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

Enfin l'un d'eux bredouilla :

— Nous avons reçu l'ordre de venir ici pour faire une perquisition et pour vous interroger...

— M'interroger ? fit Lucie feignant d'être très étonnée. Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

Mais le gendarme, conscient de ce qu'il était le plus fort, avait déjà retrouvé toute son assurance et en même temps toute sa grossièreté

— Ne faites pas semblant de ne rien savoir ! gronda-t-il sans le moindre souci de politesse. Nous savons très bien que c'est vous qui avez voulu faire évader votre mari !

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

— Ah, vraiment ?... Eh bien, dites-moi un peu où vous avez passé la nuit ?

Comprenant qu'il ne pouvait y avoir aucune espèce de preuve contre elle et que, de toute façon, on ne pouvait pas l'obliger à parler, la jeune femme se dit qu'elle ne pouvait mieux faire que de continuer à payer d'audace et elle dit sur un ton sec et méprisant :

— Je refuse de répondre à cette question que je trouve déplacée et stupide... Veuillez commencer par me dire à quelle raison je dois le désagrément de vous voir ici...

Voyant que, malgré tout, il ne parviendrait pas à avoir raison de cette femme qui ne se laissait pas intimider et dont l'intelligence était cent fois supérieure à la sienne le gendarme prit enfin le parti de lui parler sur un ton plus poli.

— On nous a envoyés ici, expliqua-t-il, parce que votre mari s'est enfui de la forteresse cette nuit ; mais on l'a rattrapé et Monsieur le commandant lui a fait mettre les fers... Et puis, pour être sûr qu'il ne se sauvera plus, il l'a fait enfermer dans un cachot à dix mètres sous terre... Comprenez-vous maintenant ?

— Oui, je comprends, répondit Lucie en s'efforçant de rester calme malgré la douleur et l'indignation indicibles qui faisaient bouillonner son sang et tenaillaient son cœur. Je comprends et je regrette d'apprendre que l'évasion n'ait pas réussi... Mais, moi, je n'y suis pour rien et c'est vous qui m'apprenez la nouvelle...

— Bien, mais nous avons été chargés de vous demander où vous avez passé la nuit... Ce n'est pas pour

notre plaisir que nous vous posons cette question mais parce que nous en avons reçu l'ordre...

— J'ai passé la nuit ici, dans cette chambre répondit la jeune femme avec assurance.

Les gendarmes n'insistèrent pas mais ils se mirent à examiner très attentivement toute la chambre, ouvrant même l'armoire ainsi que la malle qui se trouvait dans un coin.

Quand ils se retirèrent enfin, Lucie était à bout de forces. La tension de ses nerfs avait été trop forte et elle avait besoin d'une relaxation. Se laissant tomber sur son lit, elle éclata en sanglots tellement déchirants que le vieux Pierre accourut, craignant qu'il soit arrivé un malheur.

Il entra dans la chambre sans même qu'elle s'en aperçoive et demeura tout interdit, car il n'avait aucune expérience des femmes et ignorait totalement comment il convenait de se comporter envers elles en pareil cas. Sa propre épouse était comme une machine qui ne manifestait jamais ni bonne ni mauvaise humeur et sur qui les événements ne laissaient aucune empreinte visible. Elle travaillait du matin au soir sans jamais formuler un avis au sujet de quoi que ce soit et elle ne parlait qu'en cas de nécessité absolue.

Cette espèce de crise de nerfs à laquelle Lucie était en proie lui paraissait donc quelque chose de tout à fait anormal et d'inconnu qui lui causait encore plus de surprise que d'inquiétude.

Néanmoins, il comprenait bien qu'il aurait été ridicule et stupide de sa part de rester là, auprès de cette malheureuse qui se tordait dans les spasmes de son désespoir et de conserver une attitude absolument passive. Il se mit donc à parler et, dans la simplicité de son cœur, il trouva exactement les paroles qu'il convenait de dire.

Il fut si éloquent que la jeune femme sentit bientôt

l'espoir renaître dans son âme.

Ce n'était, à vrai dire, qu'un espoir bien faible, mais cela suffit à la ranimer, et à lui redonner du courage.

Il lui restait, malgré tout, une terrible préoccupation. Quel était le sort qui attendait son mari à la suite de cette tentative d'évasion manquée ?

Voulant en avoir le cœur net, elle s'habilla et se rendit à la forteresse, où elle demanda à parler au directeur de la prison. Ce dernier la reçut, mais avec une extrême froideur.

Après l'avoir regardée en silence durant un bon moment, il lui dit avec un accent d'ironie blessante :

— C'était une belle affaire que vous aviez combinée pour votre mari.... Dommage que ça n'a pas réussi n'est-ce pas ?

Lucie retrouva dans son indignation la force de reprendre la comédie qu'elle avait commencé de jouer devant les gendarmes.

— Je ne vois pas du tout, fit-elle, pourquoi vous êtes si certain de ce que j'aie combiné quoi que ce soit... Ce sont les gendarmes qui m'ont appris qu'une tentative d'évasion avait eû lieu... si tant est que la chose soit vraie, car, à parler franchement, elle me paraît plutôt invraisemblable...

— Vous vous donnez beaucoup de travail pour rien, Madame, interrompit le fonctionnaire. Je vous assure qu'il faudrait beaucoup plus que de simples paroles pour me faire renoncer à croire que c'est vous qui avez organisé l'expédition de cette nuit, et je sais déjà qu'on est de la même opinion en haut lieu... Néanmoins, personne ne songe à vous demander des aveux... Je vous conseillerais même de faire de votre mieux pour que la preuve de votre culpabilité ne devienne pas trop éclatante, parce que, si cela devait arriver, l'on serait obligé de vous faire un procès et votre condamnation risquerait d'aggraver sérieusement la situation de votre mari... Dès maintenant

il sera impossible de le laisser ici après ce qui vient de se passer... Son transfert dans un autre lieu de détention est indispensable, car il est bien certain que cette tentative a été à deux doigts de réussir... Par conséquent, il faudra bien le mettre dans un endroit d'où il lui serait impossible de s'échapper...

Pourpre de fureur, Lucie se leva et s'avança vers le fonctionnaire avec un air menaçant.

— Malheur à vous si vous faites une chose pareille ! s'exclama-t-elle sur un ton d'exaltation intraduisible. Mon mari n'a déjà que trop souffert pour expier les fautes de lâches qui se cachent dans l'ombre !... Si on continue de le persécuter, je soulèverai un scandale qui...

— Vous ferez tout ce que vous voudrez, Madame, coupa le directeur avec un air dédaigneux, mais vous ne m'empêcherez pas de faire mon devoir...

Anéantie, la malheureuse de ne point répliquer. Elle regrettait maintenant d'avoir consenti à cette aventure qui n'avait eû d'autre résultat d'augmenter encore les souffrances de son pauvre Alfred.

Que faire maintenant ?... De quelle façon pourrait-elle encore lui venir en aide ?

Après être demeurée quelques instants silencieuse, elle fixa sur le fonctionnaire un regard pénétrant et lui dit sur un ton pathétique :

— Voulez-vous avoir la bonté de m'autoriser à voir mon mari et de lui parler quelques minutes ?

— Non, Madamé... Je regrette beaucoup... mais ce que vous me demandez-là est tout à fait impossible répondit froidement le directeur. Votre mari a été mis au secret et les prisonniers qui sont au secret ne peuvent pas recevoir de visites...

— Faites une exception, je vous en prie...

— Celà ne dépend pas de moi, Madame et pour dire toute la vérité, je ne pense pas que la faculté de voir votre mari vous soit encore accordée à l'avenir...

L'infortunée le regarda avec un air atterré.

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle d'une voix étranglée. Je ne pourrai plus revoir mon mari ?

— Celà m'étonnerait beaucoup si on vous le permettait encore...;

— Mon Dieu ! gémit-elle, presque défaillante.

Jusqu'à ce moment, elle n'avait pas pensé à cette éventualité et ce que le fonctionnaire venait de lui en dire avait été pour elle comme un coup de massue.

Pâle comme une morte, elle se renversa en arrière contre le dossier du fauteuil dans lequel elle avait pris place et ferma les yeux, prise d'un effroyable vertige.

Le fonctionnaire garda le silence durant une ou deux minutes, puis sa voix incisive s'éleva de nouveau.

— Excusez-moi, Madame, fit-il, — j'ai du travail à faire et vous seriez bien aimable de ne pas prolonger votre visite plus qu'il n'est strictement nécessaire...

Au prix d'un effort surhumain, Lucie parvint à se lever et à se diriger vers la porte, adressant au cruel fonctionnaire un léger salut de la tête. Elle n'aurait pu dire un mot de plus, car elle n'en avait plus la force.

Quand elle se retrouva en dehors de l'enceinte de la forteresse, elle se sentit tellement faible qu'elle craignit de tomber. Elle s'assit quelques instants sur l'herbe d'un talus, malgré le froid qui la faisait frissonner, puis elle reprit son chemin, se dirigeant vers le bureau de poste, car elle voulait envoyer un télégramme à Mathieu.

Elle n'avait que lui pour la soutenir et la consoler un peu dans son immense détresse.

Mais, à sa grande surprise, l'employé de la poste refusa de transmettre sa dépêche parce que, lui dit-il, il avait reçu l'ordre de refuser tout message télégraphique au nom de Dreyfus.

Mais Lucie était bien décidée à faire partir son télégramme quand même. Elle n'hésita donc pas à s'embar-

quer le jour même pour La Rochelle et là elle put envoyer le message sans difficulté, ce qui démontrait la stupidité et l'inutilité, aussi bien que la méchanceté de l'ordre que l'on avait donné au receveur de la poste de l'Ile du Roi.

CHAPITRE XCIX

LA CONFERENCE DU TRIBUNAL SUPREME.

Malgré le temps qui s'était écoulé depuis le procès d'Alfred Dreyfus, on parlait encore beaucoup de cette affaire dans le public, d'autant plus que le tribunal suprême militaire s'était réuni pour en discuter de nouveau à la suite de la tentative d'évasion qui avait eu lieu.

Le général Boisdeffre présidait l'assemblée et le commandant du Paty siégeait à la place du colonel Picquart qui était en congé pour affaires de famille.

— C'est une véritable honte que cet individu puisse encore nous causer des ennuis, dit le général. — Il ferait mieux de se tenir tranquille et d'essayer de se faire oublier, après le crime infâme qu'il a commis !... Malgré l'interdiction qui a été faite aux journaux de la publier, cette stupide histoire est déjà connue du public et nos ennemis doivent bien se moquer de nous !

Du Paty sourit et remarqua :

— Moi, je pensais bien qu'il allait arriver quelque chose de ce genre!... Je l'ai deviné depuis le moment où la femme du traître a demandé l'autorisation d'aller demeurer dans l'île et de voir régulièrement son méprisable épous !... Il fallait s'y attendre, mais quand je l'ai dit, personne n'a voulu m'écouter...

Ensuite, on discuta longuement pour décider ce qu'il conviendrait de faire pour empêcher une nouvelle tentative de fuite.

Quelqu'un proposa de transférer Dreyfus à l'Ile de Ducos.

Mais le commandant du Paty n'était pas de cet avis. — Croyez-vous donc, — fit-il — que le traître aurait beaucoup plus de difficulté à s'évader de Ducos que de l'Ile du Roi ?... Je vous assure que ça revient à peu près au même, et, si l'on veut bien m'écouter cette fois, c'est à l'Ile du Diable que l'on enverra cet homme !

Personne ne pouvait imaginer que le commandant avait des motifs personnels pour dire cela.

Il savait merveilleusement bien dissimuler ses sentiments et tout le monde était convaincu de ce qu'il n'était guidé que par un ardent patriotisme et par un louable souci de l'intérêt national. Il n'était personne qui ne voyait en lui le prototype parfait de l'officier entègre, chevaleresque et rempli d'une noble abnégation.

Du Paty tenait absolument à faire en sorte que Lucie Dreyfus soit définitivement séparée de son mari. Maintenant qu'il ne pouvait plus la voir, sa passion s'était encore accrue et il enviait Dreyfus parce que ce dernier recevait encore de temps en temps les visites de cette adorable créature.

Il se disait que, quand Lucie aurait été séparée de son mari depuis un certain temps, elle finirait bien par l'oublier si elle ne pouvait plus le voir du tout, et alors, comme elle était encore trop jeune pour pouvoir vivre sans amour, il aurait alors de bien meilleures chances de pouvoir la circonvenir, parce que la persévérance et l'assiduité dont il se promettait de faire preuve ne pourrait manquer de le mettre au premier plan des pensées de la jeune femme.

Bref, il avait cette certitude de réussir qui constitue

bien souvent la meilleure garantie de succès. Et c'était conformément à ce satanique programme qu'il insistait pour que l'on envoie Dreyfus à l'Ile du Diable.

Mais Boisdeffre commença par s'opposer énergiquement à cette proposition.

— Non ! protesta-t-il. — Dreyfus est un officier, après tout et on ne peut pas mettre un officier parmi de vulgaires bandits....

— Vous trouvez ? s'écria du Paty avec une indignation feinte mais parfaitement jouée. — Eh bien moi, mon général, je trouve qu'un officier qui trahit sa patrie est infiniment plus méprisable que le plus vulgaire des bandits et que c'est encore lui faire un bien grand honneur que de le mettre parmi eux... Et, puis, mon général, n'oubliez pas qu'il s'agit surtout de l'empêcher de s'enfuir de nouveau !... S'il parvient à reprendre sa liberté vous pouvez être sûr de ce qu'il s'empressera de se rendre en Allemagne et de se mettre au service des Allemands... Imaginez tout le tort qu'il pourrait nous faire alors, surtout en cas de guerre, lui qui a été au courant de presque tous les secrets de notre Etat-Major !

Ces paroles firent sur l'assistance une impression formidable et certains des officiers qui se trouvaient dans la salle n'hésitèrent pas à les applaudir vigoureusement. Malgré tout, Boisdeffre, qui paraissait être en proie à une sorte de vague scrupule de conscience, hésitait encore, mais finalement, il fut bien obligé de se rallier à l'opinion de la majorité qui avait été entièrement convaincue par le discours, à vrai dire fort habile, du commandant.

En cinq minutes l'affaire fut réglée et le greffier de la Cour Martiale reçut l'ordre de rédiger immédiatement une requête pour le transfert d'Alfred Dreyfus à l'Ile du Diable.

— Cette fois, se dit le commandant du Paty en sor-

tant de la salle d'audience, — je peux considérer la partie comme définitivement gagnée !... La belle Lucie sera à moi !

CHAPITRE C.

LA FEMME FATALE.

Le colonel Esterhazy se trouvait à demi étendu sur un canapé devant un guéridon encombré de bouteilles, de boîtes de cigares et de cigarettes. Il paraissait absorbé dans de profondes pensées et, de temps à autre, il se versait, d'un geste machinal, un verre de liqueur qu'il avalait d'un trait.

Ce fut ainsi qu'Amy Nabot le trouva quand elle arriva chez lui, à une heure assez tardive.

En le voyant, elle s'arrêta sur le seuil de la porte et éclata d'un rire ironique.

— Te voilà encore une fois ivre comme un chanoine, hein ? fit-elle avec un air méprisant. — Si tu continues de cette façon-là, mon cher ami, c'est un bel avenir que tu te prépares !

— Je bois pour ne plus penser à la tragique situation dans laquelle je me trouve ...et dans laquelle tu m'as mis ! répondit le misérable avec un air lugubre.

Amy Nabot ne répondit pas. Elle prit place dans un fauteuil et alluma une cigarette. Après en avoir tiré quelques bouffées ; elle prit la parole et dit sur un ton nonchalant :

— Si tu buvais un peu moins tu arriverais peut-être



C'est Madame qui désire aller à La Rochelle ?
(Page 676).

à comprendre que je suis la seule personne qui puisse te sauver...

— Me sauver ?... Toi, me sauver ?

— Bien sûr !

— Je voudrais bien savoir comment tu as l'intention de t'y prendre !

— Avec un peu plus d'intelligence que toi...

— Esterhazy se leva, s'avança vers la jeune femme et, la prenant par les épaules, il lui demanda avec un air tragique :

— Pourquoi m'as-tu trahi ?

— Moi ?

— Parbleu !... Il n'y a que toi qui puisse avoir raconté toute l'histoire à Henry...

— Est-ce que tu crois donc que je suis complètement folle ? interrompit l'aventurière avec véhémence. — Si j'avais voulu te trahir en faveur d'Henry, je n'aurais pas attendu jusqu'à maintenant !

L'officier la regardait avec un air étonné.

— Comment ? dit-il. — Ce n'est pas toi ?... Mais qui serait-ce alors ?

Et avant qu'Amy Nabot ait eu le temps de répondre, il s'écria :

— Est-ce que ce ne serait pas cette canaille de du Paty ?

— Plus que probablement !... J'y ai pensé tout de suite !... Mais il ne faut pas te désespérer, mon petit ! ...Tu n'est pas perdu pour cela... Tu sais qu'Henry est très amoureux...

— C'est justement pour ça que je crains qu'il me dénonce !... Il me déteste parce qu'il me considère comme un rival...

— Quelle bêtise !... Tu peux être sûr de ce qu'il ne te trahira pas pour la bonne raison qu'il est entre mes mains.... Quant à moi, la seule chose que je craigne, c'est

que ta monumentale stupidité te fasse commettre quelque imprudence, surtout si tu continues à boire comme un égout !

— Ah ! gémit le misérable avec un air complètement découragé. — Je t'assure qu'il y a des moments où j'ai bien envie de me tirer une balle dans la cervelle !

— Tu te manquerais, parce que tu es trop bête !... Du reste je ne crois pas du tout que tu aies une cervelle... Et, si par hasard tu arrivais quand même à te tuer, que deviendraient toutes les femmes qui se paient d'amour pour toi, à commencer par moi-même ?... Il ne faut pas être si égoïste mon petit Ferdinand !

Le misérable se laissa tomber sur une chaise et laissa échapper une sorte de sanglot. Il paraissait réellement souffrir un véritable martyr et l'aventurière finit par avoir pitié de lui. Elle se mit à le caresser un peu pour le consoler et lui dit :

— Ne sois pas si triste !... Tes affaires ne marchent pas si mal, après tout ! ...Je sais que Schwartzkoppen a encore besoin de beaucoup de renseignements secrets et, comme il n'y a que toi, pour le moment, qui puisse les lui procurer tu pourrais très bien augmenter tes prétentions...

— Non !... Non ! protesta le traître avec force. — Je ne veux plus faire des choses pareilles ! ...J'en ai assez de cette vie !... Si je continue de cette façon-là, je finirai de la même manière que Dreyfus... ou encore pire !

Amy Nabot lui lança un regard moqueur et alluma une autre cigarette; puis elle murmura avec un air souverainement dédaigneux :

— Tu deviens complètement idiot, mon pauvre ami ! ...Je te le disais bien que tu bois beaucoup trop.... Si tu n'y prends garde, tu en arriveras à te convertir à la vertu !

— Ne te moques pas de moi, je t'en prie !... Je suis déjà bien assez malheureux comme ça !

— Pauvre bébé !... Dis moi : ...Combien d'argent as-tu en ce moment ?

— De l'argent ?... Mais je n'ai que des dettes, tu le sais bien... Même mon traitement d'officier est engagé d'avance...

— Dans ce cas, il faudra bien que tu vendes les documents, même si cela n'est pas conforme à ta haute moralité... Cette fois, il faudra que tu en demandes un bon prix à Schwartzkoppen et, dès que tu auras l'argent, tu m'en passeras la moitié, car j'en ai grand besoin...

— Et c'est à moi qu'il faut que tu t'adresse quand tu as besoin d'argent ? gémit Estherhazy avec un air accablé. Et pourquoi est-ce que tu as besoin de cet argent ?... Encore pour tenter quelque chose en faveur de ton cher Dreyfus, je suppose ?

— Ce que je veux en faire ne te regarde pas... Assez discuté !... Si l'affaire n'est pas réglée dans trois jours, je te promet que ce que tu crains le plus arrivera... Comme tu disais tout-à-l'heure, tu finiras comme Dreyfus. ou pire encore !





CHAPITRE CI.

UN BEAU REVE ANEANTI

Tandis que Brigitte von Sheden préparait ses bagages pour se rendre à Paris et revoir encore une fois son cher Mathieu, on vint annoncer à son père la visite de Monsieur von Eulenberg.

Ce monsieur était un grand ami de Fritz von Stetten et Monsieur von Sheden, qui le connaissait déjà, le reçut avec de grandes démonstrations de contentement.

— Je suis vraiment très heureux de vous voir, Monsieur von Eulenberg, lui dit-il. — Votre visite me fait grand plaisir !

— Hélas, cher Monsieur von Sheden, répondit le visiteur. — C'est pourtant une bien mauvaise nouvelle que j'ai le regret de vous apporter...

— Mon Dieu !... Que me dites-vous là ?

— La triste vérité... Il s'agit de votre futur gendre, Monsieur Frederich von Stetten...

— Juste ciel !... Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

— Oui... Il a été transporté à l'hôpital grièvement blessé...

— Blessé ?... Il a eu un accident ?

Avant que Monsieur von Eulenberg ait pu répondre, la porte du salon s'ouvrit brusquement et Brigitte fit irruption dans la pièce en s'exclamant :

— Papa, est-ce que tu as....

Ce ne fut qu'à ce moment qu'elle s'aperçut d la présence du visiteur et elle s'interrompit pour reprendre aussitôt :

— Vous, Monsieur von Eulenberg ?

La jeune fille paraissait très étonnée, d'autant plus qu'elle voyait son père et le visiteur avec de longues figures et des mines sombres, comme des gens qui sont en train de parler de choses excessivement désagréables.

— Brigitte, commença Monsieur von Sheden, après un moment d'hésitation, — Brigitte... Aie du courage.... Je viens d'apprendre...

Puis se retournant vers le visiteur, il lui demanda :

— Veuillez avoir l'amabilité de le lui dire vous-même, Monsieur von Eulenberg...

L'autre fit une grimace et il se mit à regarder la jeune fille avec un air apitoyé, puis il dit sur un ton grave et solennel :

— Mademoiselle, j'étais justement en train de m'acquitter du pénible devoir d'annoncer à Monsieur votre père une assez facheuse nouvelle : Monsieur Frederic von Stetten a été transporté à l'hôpital ce matin, à la suite d'une blessure reçue en duel....

— En duel ? s'écria la jeune fille avec une émotion bien compréhensible. — Fritz s'est battu en duel ?... Contre qui ?

— Contre un Suédois, Monsieur Holm Grondstrom, l'industriel bien connu...

— Est-ce que son état est grave ?

Monsieur von Eulenberg hésita quelques secondes, puis il répondit avec une prudence toutediplomatique :

— Je ne pense pas qu'il y ait lieu de trop s'alarmer, Mademoiselle... Néanmoins, la blessure de Monsieur von Stetten n'est pas entièrement dénuée de gravité... Il s'agit d'un blessure au poumon...

Brigitte pâlit et ferma un instant les yeux comme si elle allait s'évanouir et les deux hommes firent simultanément un pas vers elle pour se porter à son secours. Mais elle reprit aussitôt son sang froid et demanda d'une voix un peu tremblante :

— Vous êtes sans doute au courant de la raison pour laquelle ils se sont batus, Monsieur von Eulenberg ?

— Ils ont eu une altercation au club hier au soir, répondit le visiteur. — Je ne sais pas exactement à propos de quoi... J'allais oublier de vous dire que Monsieur von Stetten a continué de combattre encore plusieurs minutes après avoir été blessé et qu'il a réussi à porter à son adversaire un coup d'épée dont celui-ci est mort quelques instants plus tard... C'est donc Monsieur von Stetten qui a été vainqueur de ce combat...

— Quelle horreur ! murmura Mademoiselle von Sheden avec une expression d'indicible dégoût.

Durant plusieurs minutes, un silence dramatique régna dans le salon.

Ce fut Monsieur von Eulenberg qui reprit le premier la parole.

— Monsieur von Stetten désire vous voir, Mademoiselle, dit-il. — Après avoir reçu les premiers soins, il a repris connaissance... Il se rend compte de ce que son état est assez grave et il souhaiterait d'avoir un entretien avec vous le plus tôt possible...

Le mains de Brigitte s'agitèrent nerveusement pendant quelques instants. Elle avait l'air de faire des efforts pour se retenir de pleurer.

Finalement, elle se tourna de nouveau vers Monsieur von Eulenberg et lui dit :

— Je vous remercie d'avoir bien voulu vous charger de cette pénible mission, Monsieur von Eulenberg. Je vais me rendre tout de suite auprès de mon fiancé...

Puis elle tendit la main au visiteur et s'éloigna.

Quelques minutes plus tard Monsieur von Eulenberg s'étant retiré, le père de Brigitte vint la rejoindre dans sa chambre. La jeune fille s'était déjà habillée pour sortir et, elle monta immédiatement en voiture avec le gentilhomme pour se rendre à l'hôpital.

Durant le trajet, le père et la fille n'échangèrent que peu de paroles. Monsieur von Sheden comprenait bien qu'à un tel moment, Brigitte devait préférer de garder ses sentiments pour elle. Effectivement, elle était plongée dans un monde de pensées des plus troublantes; il lui semblait impossible de ne pas voir dans ce qui venait d'avoir lieu, une étrange manifestation de la volonté du destin.

Quand ils arrivèrent à destination, ils furent reçus par une infirmière qui s'efforça de leur faire comprendre, avec le plus de tact possible, que l'état du blessé était tout juste un peu moins que désespéré et qu'une issue fatale n'était point à considérer comme une éventualité invraisemblable.

Brigitte comprenait que ce n'était pas le moment de se laisser aller à une émotivité affaiblissante et qu'elle se trouvait en présence d'une de ces circonstances où le devoir exige un courage à toute épreuve et une force morale que rien ne peut abattre.

Se raidissant pour dominer ses nerfs, elle suivit l'infirmière qui l'introduisit dans la chambre où agonissait celui qu'elle devait encore appeler son fiancé.

————— :o:o: —————



CHAPITRE CII.

UNE FIDELITE INEBRANLABLE

Ce fut par les cris des vendeurs de journaux que Mathieu Dreyfus apprit la première nouvelle de la tentative d'évasion de son frère.

Au comble de l'émotion, il acheta un journal et, avant de se mettre à le lire, il écouta attentivement les commentaires que cette nouvelle soulevait dans le public.

Il avait l'impression de rêver, car il lui paraissait impossible que son frère ait fait une chose aussi imprudente.

Il se hâta de rentrer chez lui pour prendre connaissance de l'article concernant Alfred et ce fut à ce moment qu'il reçut la dépêche de Lucie.

Sans une minute d'hésitation, il ressortit aussitôt pour se rendre à la gare où il arriva juste à temps pour prendre le dernier train à destination de La Rochelle.

Dans le wagon, il put lire tout à son aise ce que les journaux disaient au sujet de son frère. Naturellement, les journalistes racontaient l'histoire chacun à leur façon et sans trop se soucier de ne dire que l'exacte vérité.

Les autres voyageurs qui se trouvaient dans le même compartiment que lui ne parlaient pas d'autre chose et tous, sans exception, manifestaient une véritable haine à l'égard du malheureux persécuté.

Le lendemain, vers la fin de la matinée, Mathieu débarqua à l'île du Roi et il prit immédiatement le chemin de la maison du vieux Pierre.

Quand il entra, Lucie se jeta dans ses bras en pleurant et en gémissant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Oh, Mathieu !... Qu'allons-nous devenir maintenant ?.... N'est-ce pas horrible ?

Le jeune homme embrassa tendrement sa belle sœur et l'entraîna vers un canapé où il prit place à côté d'elle.

— Je ne peux pas comprendre comment Alfred a pu commettre une semblable folie ! dit-il.

— Ce n'est pas lui, Mathieu.... C'est moi qui suis à blâmer pour cette folle imprudence !

Mathieu la regarda avec un air étonné. Elle se mit alors à lui raconter exactement ce qui s'était passé, sans émettre aucun détail.

— Cela aurait parfaitement réussi, conclut-elle enfin, — et Alfred serait en sécurité à cette heure-ci si nous n'avions été lâchement trahis par l'un de ceux qui devaient nous seconder....

Mathieu, qui l'avait écoutée sans l'interrompre, lui dit enfin avec un profond soupir :

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas informé de tout cela à l'avance ?

— Ah, Mathieu !... Je craignais que tu t'y oppose !... Songe comme cela aurait été beau de pouvoir délivrer Alfred et d'aller nous réfugier à l'étranger avec lui en attendant la révision de son procès.... Je ne pouvais plus le voir souffrir ainsi Mathieu !.... Chaque fois que j'allais lui rendre visite, mon cœur saignait. Et maintenant, que va-t'il arriver ?.... Mon Dieu !.. Qu'avons-nous fait pour être malheureux à ce point ?

— Est-ce que tu es allée à la forteresse depuis ? interrogea le jeune homme.

— Oui... J'y suis allée hier, juste avant de t'envoyer le télégramme..... Mais cette fois, le directeur n'a même pas voulu me permettre de voir Alfred !.... Cet homme a vraiment un cœur de pierre !.... Il dit que maintenant on ne me permettra sans doute plus de jamais le revoir, mais je ne peux pas croire que l'on oserait commettre une monstruosité pareille, n'est-ce pas, Mathieu.....

— Je ne le crois pas non plus, ma petite Lucie, parce que cela serait une cruauté qui ne pourrait se justifier sous aucun prétexte..... Mais dis-moi, comment se fait-il que ton télégramme était daté de La Rochelle ?.... Tu es allée là-bas ?

— Il le fallait bien !.... Figure-toi qu'ici on n'a pas voulu l'accepter !.... Le receveur m'a annoncé qu'on lui avait défendu de transmettre aucun message télégraphique au nom de Dreyfus.....

— Mais c'est de la folie ! s'exclama Mathieu avec indignation. A quoi rime une mesure pareille ?

— A nous tourmenter le plus possible, je suppose ! soupira la malheureuse, autrement c'est tout-à-fait inexplicable !.... C'est de la malveillance et rien de plus !.... Et ce n'est pas tout, Mathieu..... Le directeur de la prison m'a dit également que, selon toute probabilité on n'allait pas laisser Alfred à l'île du Roi, mais l'envoyer beaucoup plus loin de façon à ce qu'on puisse être tout-à-fait sûr de ce qu'il ne pourra plus s'échapper..... Crois-tu que cela soit vrai ?

— Non, Lucie, je ne peux pas le croire, répondit le jeune homme pour essayer de la rassurer un peu. Je suppose que cet homme aura dit cela par pure méchanceté, pour le plaisir de te faire peur.....

Mme Dreyfus eut un sourire d'une amertume infinie

— Ces gens sont pires que des bêtes féroces ! mur-

mura-t'elle. On voit bien qu'ils ne trouvent de jouissance que dans la souffrance des autres..... Pauvre Alfred !.... Comment allons-nous faire pour lui venir en aide ?.... Il faudrait pouvoir réussir à soulever l'indignation du monde entier en faisant connaître les dessous de cette infâmie dans tous les pays de l'univers.....

— Oui, répondit Mathieu, cela pourrait peut-être se faire, mais ce ne sera pas facile, parce que presque tout le monde est contre nous.... Mais je connais quelqu'un qui pourrait nous aider et qui le fera certainement.....

CHAPITRE CIII.

UN ETRANGE MARIAGE

— Est-ce toi, Brigitte ?

Ces mots avaient été murmurés dans un souffle à peine perceptible, mais la jeune fille qui venait d'entrer dans la pièce les entendit parfaitement. Instinctivement elle s'appuya au bras de son père qui était entré avec elle, car elle s'était sentie faiblir.

L'odeur de chloroforme qui remplissait la chambre lui avait causé une impression des plus pénibles.

De nouveau, elle se raidit et, serrant les lèvres, elle s'approcha du lit.

— Oui, Fritz, c'est moi, dit-elle doucement.

Le blessé tenta de lui prendre la main. Il souriait comme s'il avait éprouvé tout-à-coup un grand soulagement.

— Je te remercie d'être venue, Brigitte, reprit-il.

Ne sois pas fâchée avec moi..... Je.....

— Il ne faut pas que tu parle tant, interrompit Mlle von Sheden. Si tu te tiens tranquille, je resterai avec toi.

Elle éprouvait un sentiment de vive compassion.

Fritz von Stetten faisait peine à voir. A en juger par l'aspect de son visage, on aurait pu croire qu'il n'avait plus une goutte de sang dans les veines. L'ombre de la mort planait déjà sur lui.

Après l'avoir regardé un instant en silence, la jeune fille se pencha vers lui et l'embrassa.

Le moribond sourit de nouveau.

— Maintenant, je vois que c'est bien réellement toi, dit-il de nouveau. Tout à l'heure, j'ai fait un bien vilain rêve..... J'ai rêvé que tu m'avais abandonné et que tu étais retournée à Paris.....

Brigitte ne put s'empêcher de frémir.

Encore une fois, elle se pencha vers lui et, sans même savoir au juste ce qu'elle disait, elle chuchotta :

— Non, Fritz..... Ne crains rien..... Je resterai avec toi.....

Le blessé cacha son visage entre les mains de sa fiancée et ferma les yeux. Elle le regardait avec une sorte de terreur, sans qu'elle puisse s'expliquer la raison de ce sentiment.

Après quelques minutes Fritz ouvrit les yeux et demanda :

— Est-ce que tu peux rester ici toute la journée avec moi, Brigitte ?

— Nous resterons autant que tu voudras Fritz, intervint Monsieur von Sheden qui n'avait encore rien dit.

Bientôt le blessé s'endormit.

— S'il pouvait dormir quelques heures de suite, ce serait une véritable bénédiction, dit l'infirmière qui était revenue dans la pièce après s'être éloignée un moment. Je crois qu'il n'existe pas de meilleur remède que le som-

meil, pour n'importe quelle maladie ou n'importe quelle blessure..... Je vous conseille de rester ici, de façon à ce qu'il vous voie près de lui s'il s'éveille..... Si la fièvre ne monte pas et qu'il se repose bien, il pourra peut-être encore s'en tirer.....

Mais juste à ce moment, le blessé eut un violent sursaut. Son sommeil n'avait duré que quelques minutes et il avait entendu ce que l'infirmière venait de dire.

— Brigitte ! s'exclama-t'il sur un ton angoissé, — est-ce que tu consens toujours à devenir ma femme ?..... Tu n'as pas changé d'avis ?

— Bien sûr que non, Fritz, calme-toi ! répondit la jeune fille. Nous nous marierons dès que tu pourras te lever. N'est-ce pas papa ?

— Certainement approuva Monsieur von Sheden.

— A quoi bon dire des choses pareilles ? Fit alors von Stetten avec un accent de reproche. Selon toute probabilité, je ne sortirai de ce lit que pour entrer dans un cercueil..... Donc, si tu veux bien tenir ta promesse et te marier avec moi, n'attends pas que j'aie rendu le dernier soupir..... Marions-nous tout de suite.....

Ce fut tout juste si la jeune fille parvint à retenir le cri d'angoisse qui lui était monté à la gorge. Elle s'était mise à trembler de tous ses membres et ne savait pas quoi répondre.

Quelques instants s'écoulèrent dans un silence angoissant.

Soudain, le moribond, qui avait certainement deviné l'embarras de la jeune fille se souleva comme s'il avait voulu se jeter hors de son lit et il s'écria d'une voix rauque, toute vibrante de colère malgré sa faiblesse :

— Bien, Bien !.... Je comprends, Brigitte !.... Je vois maintenant qu'il n'y avait aucune sincérité dans tes promesses et que tu n'as aucun désir de rester avec moi..... Je suppose que tu dois être en train de faire des vœux

pour que je crève sans tarder et que tu sois bien vite débarrassée de moi, n'est-ce pas ?

— Fritz ! s'écria Monsieur von Sheden, pourpre d'indignation. Quelles sont ces manières de parler ?

Quant à Brigitte, elle s'était laissée tomber sur une chaise et avait éclaté en sanglots, gémissant parmi ses larmes :

— Que tu es injuste envers moi, Fritz !.... Comment peux-tu me dire des choses pareilles ?.... Qu'ai-je donc fait pour mériter cela de ta part ?

Les yeux du blessé luisaient comme des charbons ardents.

— Alors ? dit-il. Veux-tu faire ce que je te demande ?.... Veux-tu m'épouser aujourd'hui même ?

L'infirmière, qui assistait à cette scène, dut sans doute comprendre ce que la pauvre Brigitte souffrait à ce moment, ou tout moins le deviner en partie. Toujours est-il qu'elle s'avança vers le lit et ordonna sur un ton impérieux :

— Il faut cesser cette conversation, Mademoiselle... Monsieur von Stetten doit se tenir tranquille et surtout ne parler que le moins possible.....

Malheureusement, l'effet désiré ne fut pas obtenu. Fritz von Stetten entra dans une véritable rage et, prenant violemment à partie Monsieur et Mlle von Sheden, il leur dit avec rudesse que si le mariage ne pouvait avoir lieu tout de suite, ils n'avaient plus qu'à s'en aller et qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec eux.

Mise au pied du mur, Brigitte demanda elle-même que l'on fasse venir les fonctionnaires à qui il incombe de célébrer le mariage « in extremis ».

Le blessé se calma aussitôt.

Une heure plus tard, un prêtre et deux officiers de l'état-civil se présentèrent. La dramatique cérémonie commença aussitôt et ne dura que quelques minutes.